



L'ŒIL DE WILLEM

Le Rwanda et l'indifférence

PAR STEPHEN SMITH*

Les tueries insensées de l'été 1990 au Liberia avaient choqué le monde. Depuis, la Somalie, l'éternel conflit au Sud-Soudan, les émeutes à Kinshasa, la guérilla urbaine à Brazzaville et des «massacres ethniques» ponctuels—au Kenya, au Ghana, au Nigeria, ou, récemment, dans le nord du Cameroun—ont habité à des hécatombes et des images terrifiantes. Sans parler du sud du Zaïre, de «l'épuration ethnique» au Shaba/Katanga, sur les lieux mêmes où, par deux fois, l'Occident est naguère intervenu militairement. Ou de l'Angola, ce pays martyr qui ne finit pas de sortir de la guerre froide et où le siège de plusieurs villes de province a été sensiblement plus meurtrier que le drame vécu depuis deux ans à Sarajevo. Mais qui le sait et, surtout, qui le croit? Relever le simple fait frôle presque l'indifférence tant il est accepté d'avance que, quoi qu'il arrive et à la première occasion, «les Africains s'entre-tuent de toute façon».

Le Rwanda semble donner raison à ce cynisme et à cette résignation. Et pourtant, à moins de confondre dans un même soupir humanitaire d'impuissance toutes les victimes et toutes les souffrances, ce drame est politique et non pas tribal: une dictature militaire, celle du président Juvénal Habyarimana, s'est maintenue au pouvoir par tous les moyens, dont l'aide de la France. Chassée du pays, la minorité tutsi s'est organisée au sein du Front patriotique rwandais (FPR), un mouvement armé rebelle. Sans rejoindre ses rangs, l'opposition démocratique—hutu pour l'essentiel, vu la composition de la population—s'est battue pacifiquement contre l'arbitraire, à l'intérieur du régime. En payant le prix fort et, longtemps, en vain.

Lorsqu'une colonne du FPR était aux portes de la capitale, Kigali, la France est intervenue pour sauver le régime ou, selon la version officielle, pour éviter un bain de sang. La contradiction n'est d'ailleurs qu'apparente: car, en prolongeant le discours tribaliste colonial, Paris avait déjà décidé que le président Habyarimana représentait la «majorité naturelle»—celle des Hutus—et le FPR une minorité ethnique virulente: des «Khmers noirs», n'avait pas hésité à affirmer, il y a deux ans, le commandant du contingent français sur place.

Dans cette optique, pourquoi prendre le risque d'un chamboulement? Avec Juvénal Habyarimana, les Hutus étaient solidement au pouvoir depuis dix-sept ans. Qu'importait alors qu'on foule aux pieds les droits de l'homme, que des «escadrons de la mort»—envoyés depuis la présidence—achèvent nuitamment dans les quartiers de Kigali des... contestataires et opposants. Certains étaient tutsis, d'autres non. Mais, vu de loin, depuis l'Occident, à quoi bon songer à favoriser une alternance? De toute façon, en Afrique, elle n'allait jamais être démocratique, mais seulement «tribale».

Au Rwanda, comme du reste ailleurs en Afrique—au Zaïre, au Kenya et même au Liberia et en Somalie—, le cynisme et la résignation précédent en fait les «tueries irrationnelles». Lorsque, sur le continent noir, des gens s'étripent et mutilent à mort, ce n'est pas tant le retour de «l'Afrique éternelle» que de notre inconscient: après avoir aliéné, abandonné et, le pire, «ca-deauté» de nos surplus et verroteries les Africains, l'Occident s'arme d'une carapace d'indifférence. De moins en moins présent sur le continent, il n'y revient que pour relever les morts et les blessés, avec la bonne conscience humanitaire qui, aux agonisants, ne refuse tout de même pas l'extrême onction. Cependant, entre deux giclées de sang, qui parlerait du Rwanda, du Burundi ou même d'un grand pays comme le Zaïre? Personne. A longueur d'année, que s'y passe-t-il? Rien, apparemment.

Si le Liberia et la Somalie, deux pays qui, soudain, ont explosé comme des grenades à fragmentation, devaient servir de leçon, celle-ci consisterait à prêter attention aux pays «déclassés» par le nouvel ordre mondial: à ces *terrae incognitae* sur notre mappemonde, dont ne nous proviennent plus de nouvelles et dont beaucoup se trouvent en Afrique, le plus pauvre des continents. L'enjeu n'est pas stratégique et, du moins à court terme, la barbarie qui y couve ne troublera pas notre sommeil. Est-ce assez de raisons pour passer par pertes et profits des pays entiers et leurs populations? Ne méritent-ils plus un regard extérieur critique? Au Rwanda, cet intérêt sous forme de diplomatie active aurait consisté à mettre sous pression un président qui, pour des raisons politiques et matérielles, s'est accoché au règne sans partage des siens: non pas des Hutus, mais de ses courtisans et de sa coterie familiale. Ailleurs, on parlerait de népotisme—en Afrique, forcément, c'est «tribal».

* Journaliste à Libération.

La chimie des échanges culturels

PAR ELISABETH SOTIROVA *

Les relations entre l'Est et l'Ouest n'ont jamais cessé, sous diverses formes et alors même qu'elles étaient les plus risquées. On ne peut détruire complètement les traditions culturelles, ni éteindre la nécessité profonde de briser le cocoon de la solitude collective. On ne peut jamais effacer le besoin de connaître pour se reconnaître. De plus existait le mythe du monde libre, que l'isolement oppressif ravivait sans cesse. Le problème des contacts n'était donc pas seulement politique et idéologique, quoiqu'il apparaisse aujourd'hui de plus en plus clairement que les considérations politiques l'emportaient, et pas seulement pour les gouvernements de l'Est.

Il est difficile d'expliquer la chimie de ces relations, la peur, les dangers et les restrictions aussi nombreuses qu'absurdes. Au sein du système communiste, chaque pays conservait ses particularités, l'oppression et la résistance avaient leur goût plus ou moins âcre, leurs manières, leurs petits secrets.

En Bulgarie, nous cherchions plutôt à tromper la vigilance idéologique en attaquant les responsables par le point faible que constituait d'ordinaire leur manque d'instruction, surtout au début (nous avions une longue expérience historique de l'oppression et ne disposions pratiquement d'aucun lobby à l'Ouest). Parfois le jeu pouvait devenir vraiment subtil. Par exemple, nous avons pu développer d'une manière extraordinaire le théâtre de marionnettes en y intégrant les *stimuli* bannis des grandes scènes dramatiques, qui étaient l'objet d'un contrôle plus strict. De plus, nous disposions de nombreuses informations sur ce qui se passait à l'Ouest; nous avons pu connaître à temps les nouveaux noms de la littérature, du théâtre, les principaux mouvements spirituels.

Paradoxalement peut-être, tout cela influençait l'élaboration de codes artistiques propres à nous-mêmes et à l'enceinte communiste, peu communicables au niveau international—bien entendu—mais qui ont sauvé notre énergie créatrice. Les rares visites d'un théâtre occidental ou les concerts d'Yves Montand étaient des événements qui remuaient la ville entière et créaient une animation pendant des semaines. Je me rappelle encore l'enthousiasme d'étudiants brisant les portes pour entrer aux spectacles de Planchon. Plus tard, d'autres étudiants attendaient pendant des heures pour voir Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud. D'un point de vue psychologique, il était primordial de secouer cet ennui spécifiquement socialiste, qui anesthésiait même les plus grandes douleurs et qui n'a rien à faire avec l'équipement spirituel sophistiqué que connaît l'Ouest. Plus nécessaires encore étaient les moyens et arguments que ces innocents contacts nous fournissaient subrepticement et dont nous usions dans le jeu de mensonge à qui mieux mieux avec les autorités.

Pour la plupart des Bulgares, la chute du régime communiste

était devenue un rêve, une espérance de la raison, une prise de conscience de la fatalité d'un écroulement du totalitarisme, mais à une échéance imprécise. Le rythme tourbillonnant des événements après l'effondrement du mur de Berlin nous a pris plus ou moins par surprise. Et la joie fut énorme, magnifique.

Quatre ans après, nous venons de comprendre que ce n'était pas vraiment la fin mais le commencement de la fin. Un commencement plus pénible même que la misère réglée dont nous avions l'habitude et dont nous connaissions déjà les mécanismes.

Quant à la culture, je pourrais écrire qu'elle est la première victime des illusions (pour le moment) perdues, de la confusion générale, du vide spirituel, du quasi-chaos... mais la merveilleuse éruption d'énergie actuelle m'en empêche. Sa qualité est en quelque sorte unique, émotionnellement foudroyante et en même temps assez sage, même si les arts sont traités pour le moment comme une favorite tombée que l'on foule, bouscule et piétine après la chute de son protecteur—en oubliant très opportunément ses petits et grands services, son sourire quand elle tentait de calmer la souffrance de nos plaies et l'espace privilégié qu'elle nous préservait parfois en plein gouffre totalitaire.

Aujourd'hui notre culture se sent menacée de plusieurs côtés, le principal danger venant de la pauvreté rampante, du commerce inculte, du manque de législation, de la mentalité de gens devenus millionnaires en une année. Elle a aussi ses atouts: dans sa richesse dramatique aussi concrète que profonde: dans la fraîcheur de ses sources et son défaut de sophistication; dans le manque même d'argent; dans l'inexistence des technologies qui, ailleurs, commencent à étouffer l'expressivité humaine, contagieuse et émouvante; dans la valeur primaire des réalités auxquelles nous nous heurtons à tout instant et que nous avons la chance de mieux apprécier à travers de nouveaux contacts.

Il se trouve que la communication libre avec l'Ouest est un problème beaucoup plus vaste qu'on se l'imaginait. Non pas seulement à cause des obstacles économiques. C'est un problème complexe et délicat comme toute affaire d'amour. Peut-être ressentons-nous déjà une certaine déception ou plutôt un certain désenchantement. Ce qui est le plus important, c'est la prise de conscience de soi-même, de nos propres ressources. Et la question hamletienne reste toujours ouverte à propos de notre culture: est-ce qu'elle sera ou ne sera pas, qu'est-ce qui va l'emporter des atouts ou des menaces, à quelles conditions veut-il devenir-il le pouvoir dans notre cas?

* Vice-recteur de l'Académie nationale des Arts du théâtre et du cinéma, Sofia. Participe au programme d'échanges de la Compagnie théâtrale Avril, qui produit une trilogie d'après Jules Vallès.